

LE DOSSIER DE PRESSE DE LA PORTE ÉTROITE

(suite) ¹

133-V-12

ROBERT DE TRAZ

(*La Semaine littéraire*, n° 844,
5 mars 1910, pp. 109-11)

Né à Paris d'une vieille famille vaudoise, Robert de Traz (1884-1951), romancier, essayiste et critique, devait être en 1920 le fondateur de la *Revue de Genève*, revue « internationale sans être internationaliste, et intersociale sans être socialiste » comme il la définit lui-même, « un des derniers véhicules littéraires de l'Europe francophone » comme l'écrit justement son excellent historiographe, Jean-Pierre Meylan (*La Revue de Genève, miroir des lettres européennes 1920-1930*, Genève : Droz, 1969) ; il y rendit compte en 1922 des *Morceaux choisis* de Gide ; dix ans plus tard, il devait attaquer celui-ci (dans *Les Nouvelles littéraires*) et son « immoralisme » (ce qui lui valut une « réponse magistrale » de Gide, révélée par J.-P. Meylan, *op. cit.*, pp. 473-4). Avant d'animer la *Revue de Genève*, Robert de Traz avait longuement collaboré à l'hebdomadaire genevois *La Semaine littéraire* (fondée en 1893), et l'article ci-dessous y parut en tête de numéro (illustré par une reproduction du portrait de Gide par Théo van Rysselberghe).

JEUNES ÉCRIVAINS : ANDRÉ GIDE

Sans doute, il n'est pas très exact de ranger M. André Gide sous la rubrique : *Jeunes écrivains*. M. André Gide a déjà beaucoup écrit, depuis *Les Cahiers d'André Walter*, qui sont remarquables, paraît-il, mais malheureusement aussi épuisés, jusqu'à *L'Immoraliste*, par exemple, ce roman si original, si fort, si vrai, ou *Prétextes*, ce livre d'une critique bien lucide. M. Gide a fourni une œuvre importante, il est lu et discuté — mais dans un cercle restreint. Et cette œuvre n'a pas encore exercé l'influence qu'elle devrait produire, ni donné à son auteur la place qu'il mérite.

Cela tient à beaucoup de causes que je ne me charge pas de démêler toutes. Mais peut-être résumerai-je les plus importantes en disant que, si M. Gide n'est pas connu davantage, cela tient à la beauté de ses sujets et à l'originalité avec

¹ Voir les onze premiers articles de ce Dossier reproduits dans les n°s 33, 35, 38, 42 et 45 du BAAG.

laquelle il les traite. On aime à croire qu'il s'accommode de la demi-clarté où il baigne : il sait qu'elle précède le grand jour. Et j'imagine qu'il attend avec sérénité le moment où le public — qui se méfie toujours des auteurs très intelligents — devra lui rendre justice...

Voilà pourquoi, à propos de son dernier roman *La Porte étroite*, j'en viens à qualifier M. Gide de «jeune écrivain». Il y a des qualificatifs plus désagréables.

*

La Porte étroite est une histoire qui paraît à la fois simple et un peu bizarre. Mais à l'examiner de plus près, on lui découvre comme un double fond : sa bizarrerie devient très humaine et sa simplicité un peu retorse. Pour mieux me faire comprendre, je vais expliquer en deux mots le roman et dire mes impressions successives.

Jérôme, un garçon docile qui appartient à un milieu bourgeois et protestant, raconte qu'il aime sa cousine Alissa depuis sa petite enfance. Elle est un peu plus âgée que lui ; ils se retrouvent durant les mois d'été dans un domaine de famille en Normandie : Fongueusemare. Le reste de l'année ils sont séparés, Jérôme habitant Paris et Alissa le Havre. Ils s'aiment, le savent et pourtant, à mesure qu'ils grandissent, la jeune fille devient réticente. Un jour elle s'aperçoit que sa sœur Juliette est éprise de Jérôme et elle veut lui céder la place. Juliette, néanmoins, épouse un propriétaire du Midi. Ensuite, Jérôme entre à l'École Normale. Il est malheureux d'être loin de celle qu'il aime, plus malheureux encore lorsqu'il la revoit, parce qu'à chaque occasion elle semble mystérieusement changée. Malgré ses instances, elle refuse de se fiancer formellement. Elle lui écrit des lettres ardentes et ambiguës, notamment durant le voyage qu'il fait en Italie où elle paraît vouloir imposer sa présence invisible et obséder celui qu'elle repousse. Pourtant, lorsqu'il revient, avide et plein d'espoir, elle l'accueille avec une froideur distraite : elle est déçue de ne plus éprouver en réalité ce qu'elle éprouvait par correspondance. Plus tard encore, il constate avec une tristesse poignante qu'elle a renoncé à son piano, qu'elle se coiffe et s'habille mal, enfin qu'elle a chassé de sa bibliothèque tous les chers et beaux livres par lesquels, naguère, leurs âmes s'exaltaient ensemble... Pourquoi tout cela ? Parce qu'Alissa est une mystique. C'est l'amour de Dieu, l'idée du sacrifice, l'oubli volontaire de soi-même qui lui ont enjoint de taire son amour en faveur de Juliette, qui, plus tard, lui font cruellement sentir combien la vie répond mal à son attente. Alors sa ferveur religieuse s'accroît et elle veut se sacrifier jusqu'au bout et Jérôme avec elle. Leur amour, leur pauvre amour humain, est inutile et médiocre à côté de ce qu'elle rêve. S'il les rend heureux parfois, c'est une tromperie : le véritable bonheur, c'est de se mortifier, c'est de vivre pour Dieu, uniquement pour lui, et de renoncer à tout ce qui pourrait entraver notre salut.

Un tel caractère ne manque pas de grandeur. A côté d'Alissa brûlée par

cette flamme, que Jérôme éperdu semble donc passif et maladroit... D'autant plus que celui-ci, après la mort d'Alissa qui a refusé jusqu'au bout de l'épouser, découvre le journal intime de la bien-aimée. Il y voit qu'elle l'aimait de toute son âme, qu'elle était constamment prête à céder, que sa grande rigueur n'était dictée que par sa faiblesse et qu'il n'a tenu qu'à lui d'emporter son consentement.

Répetons-le : cette Alissa est une sainte. Les critiques l'ont admis. Ils n'ont discuté que sur le degré de la sainteté. Plus d'un, habitué aux romans du courant, a trouvé qu'elle allait trop loin. On a crié à l'impossible. Et l'on n'a pas manqué de tomber, une fois de plus, sur l'intransigeance puritaine.

Je le fais remarquer en passant aux lecteurs protestants de *La Semaine littéraire* : s'ils admettent cette interprétation du livre — qui fut la mienne d'abord —, *La Porte étroite* est un document très curieux. Sans doute ont-ils été agacés comme moi par la rage qu'ont certaines personnes de reprocher aux protestants d'être toujours des rationalistes et des raisonneurs. Si le protestantisme a développé le rôle de l'intelligence dans le christianisme, il ne s'en suit pas qu'il sacrifie la sensibilité. Certes, l'on connaît des « piétistes » secs et doctrinaires, des gens religieux dont la religion vous froisse et vous humilie. Mais elles sont innombrables les âmes de femmes, d'hommes, d'enfants, qui, quoique protestantes, connaissent les émotions chrétiennes du cœur, servent Dieu et les autres avec une foi aimante et doivent à l'Évangile bien souvent relu une poésie de simplicité naturelle et de tendresse. Ces croyants-là ne sont pas inhumains... Je ne parle pas ici de convictions, je parle de la forme même de l'esprit et du tour qu'il donne aux choses. Rien qu'au point de vue psychologique on peut affirmer qu'il existe un mysticisme protestant. *La Porte étroite* peut en servir de témoignage. Voilà une jeune fille qui, à travers des souffrances qu'elle domine, et de sacrifice en sacrifice, parvient à se sacrifier elle-même. On voit bien que pour elle le devoir est imprégné d'amour et de larmes. N'est-ce pas sublime ?

Toutefois, quittons le terrain religieux pour analyser de plus près. Certes, je ne nie pas la grandeur d'un dévouement aussi forcené. Mais, à certains traits, à certaines paroles qui lui échappent, je me méfie de l'héroïne.

*

Je relis le roman. Mes doutes augmentent et je découvre une autre explication des mêmes choses que j'admirais tout à l'heure. Je me demande si cette Alissa exaltée de vertu n'est pas simplement la plus raffinée des coquettes ; si sa perverse passion ne consiste pas à surexciter l'amour de Jérôme en le suppliciant. Ainsi, l'histoire de ces sacrifices qui se succèdent, de plus en plus grandioses, c'est une simple et cruelle histoire d'amour, où l'un aime naïvement — c'est Jérôme, où l'autre ne se contente pas d'aimer mais veut aussi faire pleurer — c'est Alissa. Ce qui était une grandeur sublime et désolante devient un tragique beaucoup plus coutumier. Je ne rabaisse pas le roman de M.

Gide : j'y découvre au contraire de nouvelles beautés. Spectacle singulièrement troublant que le mélange de cette noblesse et de cette perversité, le contraste de ces intentions et de ces résultats, de ces partis pris et de leurs motifs. Le drame, si beau qu'il fût, était distant et presque hors de vue : il se rapproche tout à coup et se joue maintenant sous nos yeux.

Je ne sais pas si cette interprétation est celle de l'auteur. Je voudrais donc la justifier en reprenant dès le début les épisodes du roman. Premières années : Jérôme passe ses vacances avec ses cousines. La mère de celles-ci, M^{me} Bucolin, une créole, se sauve avec un amant. Et le petit Jérôme voit les larmes d'Alissa et veut la consoler sans bien comprendre sa détresse : «Cet instant décida de ma vie.» Si M^{me} Bucolin fit pleurer sa fille, que de fois sa fille fera-t-elle pleurer son fiancé ! En attendant, ils parlent déjà de Dieu, et elles ne sont pas sans beauté les graves paroles qu'échangent ce petit garçon et cette petite fille. Jérôme les dit avec une innocence ardente : elle aussi, sans doute, mais peut-être remarque-t-elle déjà chez son compagnon les élans de sa sincérité, et jouit-elle de sa fièvre.

Ensuite Juliette, avons-nous dit, s'éprend de son cousin. Alissa l'ayant deviné, envisage avec orgueil une mortification. Comme Jérôme la presse de se fiancer, elle l'écarte, le renvoie : «Je t'écrirai... je t'expliquerai.» Lui, qui n'a pas remarqué le trouble de Juliette, ne comprend rien. Pourtant, docilement, il accepte ce que lui enjoint Alissa : «Si tu le préfères, nous ne nous fiançons pas.» Et puis, elle veut qu'il épouse Juliette. Pas une minute, elle ne se préoccupe de ce qu'il préfère lui-même. Elle veut être une victime, à tout prix. Toutefois Juliette se marie. Alors Alissa revient à Jérôme, lui écrit, trouve des mots émouvants : «Te souviens-tu du temps où nous étions enfants, dès que nous voyions ou entendions quelque chose de très beau, nous pensions : Merci, mon Dieu, de l'avoir créé... Cette nuit, de toute mon âme, je pensais : Merci, mon Dieu, d'avoir fait cette nuit si belle ! Et tout à coup je t'ai souhaité là, senti là, près de moi, avec une violence telle que tu l'auras peut-être senti.» Non seulement elle l'exalte dans sa passion, elle l'ébranle dans toute sa sensibilité douloureuse, mais encore elle le provoque dans sa fierté morale : «Toi qui ne te plains jamais, toi que je ne peux imaginer défaillant.» Comme elle le connaît bien, comme elle sait bien par où le caresser, et que cette tentatrice a donc la voix pure ! Le cœur battant, après des mois d'absence, chaque fois qu'il revient vers elle c'est pour se voir accueillir avec froideur. Mais sitôt qu'il est reparti, elle récrit de nouveau, pour rattraper sa proie, la meurtrir encore. «Il faut bien me l'avouer : de loin je t'aimais davantage.» Elle lui insinue que leur amour est un amour de tête. S'il y a une torture cruelle pour un amant, c'est le reproche de ne pas savoir aimer. Mais Alissa ne lui pardonne pas d'être plus épris qu'elle-même ne peut l'être... Ainsi se prolonge leur chaste liaison, à la fois monotone et secouée de soubresauts. Dès que Jérôme, abreuvé de souffrances, tente de s'échapper pour se

guérir, l'autre, savante et perspicace, l'empoisonne à nouveau. Elle le maintient dans une atmosphère d'illogisme et de fausseté où tout est toujours remis en question. Pour se distraire, tandis qu'elle s'isole dans sa chambre de province, elle a besoin de savoir qu'un autre, pendant des années, au loin, souffre pour elle. Sa seule crainte est qu'il se console ailleurs. Et c'est alors qu'après avoir pratiqué différentes manières de le rendre malheureux, elle imagine la plus rare... Juliette étant mariée, tout malentendu étant dissipé, Jérôme lui propose d'être enfin heureux. Elle lui répond qu'elle n'est pas née pour le bonheur. Il la supplie : que préfères-tu au bonheur ?

— La sainteté.

Et lui, d'abord, l'admire et voudrait parvenir avec elle à cette sainteté magnifique. Il ne voit pas qu'en mettant Dieu entre eux, elle va le frapper là où il ne peut se défendre. Mais d'abord, selon sa coutume de singulière amante, elle le renvoie à Paris. Puis, toujours même méthode, elle lui écrit pour l'attiser. Nous avons épuisé notre amour, dit-elle. «Et maintenant, malgré moi, je m'écrie comme Orsino du *Soir des Rois* : Assez, pas davantage ! *Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure.*» On saisit ici sur le vif le sadisme moral de cette femme et de quelle volupté particulière elle raffole. C'est à force d'analyse qu'elle prétend jouir. Et alors, ayant attristé et déçu son fiancé, l'ayant rendu impropre à tout autre amour, elle meurt. Est-ce fini ? Non. Par delà la mort elle continue à le poursuivre : son journal, qu'elle lui a soigneusement fait remettre, lui dit qu'elle l'aimait et que s'il avait voulu... Ainsi elle a trouvé la dernière et terrible et suprême blessure en lui faisant murmurer : «Trop tard !» et : «Si j'avais su...».

Disons-le. Ce Jérôme, qui paraissait un peu benêt et naïf, est le véritable héros. Il surgit de ces pages douloureuses comme une figure émouvante. Il est fidèle, voilà sa grandeur et qui n'est pas banale. Dès sa petite adolescence, son sentiment est entier. L'amour se joint à sa foi et tous deux se renforcent l'un par l'autre. Puisqu'on lui refuse l'union terrestre, il accepte de se taire, mais il se console en entrevoyant une fraternité mystique. Ivre de tristesse, il s'astreint à l'idéal d'une vertu surhumaine. Toutefois il n'y a rien de glacé dans ses rêves. C'est un idéaliste passionné. A quinze ans déjà il ne veut remporter de victoires «que celles qu'on obtient sur soi-même» ; parmi les jeux, il préfère «ceux qui demandent ou recueillement ou effort»... «Travail, efforts, actions pies, mystiquement j'offrais tout à Alissa, inventant un raffinement de vertu à lui laisser souvent ignorer ce que je n'avais fait que pour elle.» Le mysticisme de l'histoire, certes, il est du côté de Jérôme. L'image de Dieu, se mêlant à toutes ses effusions, leur donne un accent qui pénètre, et comme un écho sacré. Magnifique amour où n'entre aucune petitesse ! Insondable amour qui participe de l'éternité des adorations ! Il ne faut pas dire que le caractère de Jérôme, opiniâtre et absolu, est exagéré : il est au contraire d'une vérité criante. Il existe en effet des gens qui, peut-être par orgueil,

peut-être par une plénitude que nous ignorons, ont le respect de ce qu'ils ressentent au point de s'y consacrer tout entiers et toujours. Les distractions que leur offre la vie ordinaire leur semblent des avilissements. Et ce n'est pas leur faute si les romanciers modernes leur préfèrent d'autres créatures.

J'ai prolongé l'analyse de ce roman. Je ne m'en repens pas. Plus j'y réfléchis, plus j'y découvre de choses. Je voudrais encore ajouter ceci. *La Porte étroite* est un roman d'amour, une nouvelle épreuve de l'histoire éternelle : le couple indissolublement lié où l'un fait souffrir l'autre. Seulement, l'originalité consiste ici en ce que cet amour si puissant est platonique. Pour expliquer son esclavage, Jérôme n'a pas l'excuse de la sensualité. Jamais il n'a l'espérance ou le désir d'une satisfaction physique. Au contraire Alissa le possède par ce qu'il a de meilleur et de plus noble. Tout se passe dans les régions supérieures et montre comment on peut faire lamentablement souffrir au nom des intérêts les plus sublimes.

Enfin, jamais ce récit nourri d'idées ne devient abstrait. Si considérable qu'y soit le rôle joué par l'idéal, il n'empiète pas sur la réalité. Alissa est terriblement vraie. Et Jérôme est humain, malgré sa rigueur : « Alissa, écrit-il, aie «pitié de moi, de nous deux : ta lettre me fait mal... Si tu sens que tu m'aimes moins... Ah loin de moi cette supposition cruelle que toute ta lettre dément !... Alissa, dès que je veux raisonner, ma phrase se glace ; je n'entends «plus que le gémissement de mon cœur. Je t'aime trop pour être habile, et «plus je t'aime, moins je sais te parler. "Amour de tête"... que veux-tu que je «réponde à cela ? Quand c'est de mon âme entière que je t'aime, comment «saurais-je distinguer entre mon intelligence et mon cœur ? » Arrêtons-nous sur ces plaintes !

134-V-13

GEORGES PELLISSIER

(La Revue, 15 août 1909, pp. 507-13)

Ce long article — de huit pages, dont les deux dernières sont consacrées aux *Soutiens de l'ordre* de Georges Le Cardonnell et à cinq autres romans, dont *La Flamme* de Paul Margueritte (livre auquel faisait allusion Paul Souday au début du feuilleton que nous avons reproduit dans notre précédent numéro, p. 90) — a paru dans *La Revue*, qui s'était d'abord appelée, de 1890 à 1901, *La Revue des revues* puis *La Revue des revues et Revue d'Europe et d'Amérique* (bi-mensuelle, elle était alors dirigée par Jean Finot et avait une large audience). De Georges Pellissier, nous savons seulement que, né en 1852, il était maître de conférences à l'École normale supérieure de Fontenay-aux-Roses et avait publié de nombreux recueils d'études sur la littérature contemporaine.

LES DERNIERS ROMANS FRANÇAIS

L'auteur de *La Porte étroite*, M. André Gide, était encore tout jeune quand il publia, voilà bientôt vingt ans, *Les Cahiers d'André Walter*. Alors florissait

une religiosité vague et dolente ; la mode était aux « chrétiens de lettres », et ceux-ci, dans leurs édifiants ouvrages, mettaient beaucoup plus de littérature que de vrai christianisme. Or, entre tant de livres qui prêchaient le nouvel Évangile, *Les Cahiers d'André Walter* se distinguaient par la sincérité de l'accent ; on y sentait une âme candide et fervente, profondément éprise d'idéal.

Si je rappelle ce premier essai de M. Gide, c'est que son récent volume procède d'une semblable inspiration. Nous retrouvons chez les deux héros de *La Porte étroite*, Jérôme et Alissa, la même candeur et la même ferveur ; ils recherchent, comme André Walter, une perfection surhumaine, ils se rendent malheureux de gaîté de cœur en voulant convertir leur amour en sainteté.

Jérôme a été élevé dans le plus austère protestantisme. Enclin par lui-même à l'effort, au devoir, une éducation puritaine a, dès l'enfance, réglé et soumis ses élans ; il trouvait aussi naturel de se contraindre que les autres de s'abandonner, et les seuls triomphes dont il tirât gloire étaient ceux qu'on remporte sur soi. L'amour exalte encore sa jeune vertu : pour se rendre digne d'Alissa, il invente à plaisir de chimériques obligations, et, lui laissant ignorer les plus beaux traits par lesquels il la mérite, de cette modestie elle-même il se fait un nouveau sujet d'orgueil.

A quelque stoïcisme qu'il prétende, Jérôme est avant tout un amoureux ; Alissa, jusque dans son amour, est avant tout une chrétienne. « Crois-tu, dit-elle à Jérôme, que nous soyons jamais plus près l'un de l'autre que lorsque, chacun de nous oubliant l'autre, nous prions Dieu ? » Et, comme il répond : « Ne m'en demande pas trop ; je ferais fi du Ciel, si je ne devais t'y retrouver », elle lui cite ces mots du Christ : « Recherchez premièrement le royaume de Dieu et sa justice. » C'est Alissa qui nourrit chez Jérôme un saint enthousiasme ; c'est elle qui sans cesse le ramène de l'amour terrestre à la communion en Dieu, qui le captive et l'enchanté par le rêve d'une félicité toute mystique.

Bientôt, Jérôme ayant quitté Alissa pour achever ses études à Paris, ils trouvent dans cette séparation une épreuve digne de leur constance. Alissa oblige même Jérôme à espacer ses visites, lui mesure, lorsqu'il est là, les moments d'entretien ; et le jeune homme, par une émulation héroïque, se raidit contre l'entraînement de son cœur.

Une fois pourtant, les lettres d'Alissa paraissent, après une longue absence, le désirer et l'appeler. Mais, quand l'heure du retour approche, on dirait qu'elle l'appréhende, et l'anxiété de son attente ressemble de plus en plus à de la crainte ; finalement elle laisse entendre que deux jours lui suffiront. Jérôme, lorsqu'il revient, se sent gêné, paralysé, n'ose échanger avec elle que d'insignifiants propos. A peine parti, il reçoit une lettre dans laquelle Alissa proteste de son profond amour, mais en ajoutant qu'elle l'aime davantage absent, que sa présence la trouble, que de Dieu seul on peut impunément se rapprocher.

Cinq ou six mois plus tard, nouvelle entrevue.

Elle était au fond du jardin. Je m'acheminai vers ce rond-point, étroitement entouré de buissons, à cette époque de l'année tout en fleurs ; pour ne point l'apercevoir de trop loin ou pour qu'elle ne me vît pas venir, je suivis, de l'autre côté du jardin, l'allée sombre où l'air était frais sous les branches. J'avais lentement ; le ciel était comme ma joie, chaud, brillant, délicatement pur. Sans doute elle m'attendait venir par l'autre allée ; je fus près d'elle, derrière elle, sans qu'elle m'eût entendu approcher ; je m'arrêtai. Et, comme si le temps eût pu s'arrêter avec moi : Voici l'instant, pensai-je, l'instant le plus délicieux peut-être, quand il précéderait le bonheur même, et que le bonheur même ne vaudra pas.

Je voulais tomber à genoux devant elle ; je fis un pas, qu'elle entendit. Elle se dressa soudain, laissant rouler à terre la broderie qui l'occupait, tendit les bras vers moi, porta ses mains sur mes épaules. Quelques instants nous demeurâmes ainsi, elle les bras tendus, la tête souriante et penchée, me regardant tendrement sans rien dire. Elle était vêtue toute en blanc. Sur son visage presque trop grave, je retrouvais son sourire d'enfant.

— Écoute, Alissa, m'écriai-je tout d'un coup ; j'ai douze jours libres devant moi. Je n'en resterai pas un de plus qu'il ne te plaira. Convenons d'un signe qui voudra dire : c'est demain qu'il faut quitter Fongueusemare. Le lendemain, sans récriminations, sans plaintes, je partirai. Consens-tu ?

N'ayant point préparé mes phrases, je parlais plus aisément. Elle réfléchit un moment, puis :

— Le soir où, descendant pour dîner, je ne porterai pas à mon cou la croix d'améthystes que tu aimes... comprends-tu ?

— Que ce sera mon dernier soir.

— Mais sauras-tu partir, reprit-elle, sans larmes, sans soupirs...

— Sans adieux. Je te quitterai ce dernier soir comme je l'aurais fait la veille, si simplement que tu te demanderas d'abord : n'aurait-il pas compris ? Mais quand tu me chercheras, le lendemain matin, simplement, je ne serai plus là.

— Le lendemain, je ne te chercherai plus.

Alors, pendant quelques jours, ils reprennent l'habitude l'un de l'autre, et Jérôme commence à se croire heureux.

Chaque soir, je revoyais sur son corsage, retenue par une chaînette d'or, la petite croix d'améthyste briller. En confiance, l'espoir renaissait dans mon cœur ; que dis-je : espoir ? c'était déjà de l'assurance, et que j'imaginai sentir également chez Alissa ; car je doutais si peu de moi que je ne pouvais plus douter d'elle. Peu à peu nos propos s'endardirent.

— Alissa, lui dis-je, un matin que l'air charmant riait et que notre cœur s'ouvrait comme les fleurs, — à présent que ta sœur est heureuse, ne nous laisseras-tu pas, nous aussi...

Je parlais lentement, les yeux sur elle ; elle devint soudain pâle si extraordinairement que je ne pus achever ma phrase.

— Mon ami ! commença-t-elle, et sans tourner vers moi son regard — je me sens plus heureuse auprès de toi que je n'aurais cru qu'on pût l'être. Mais, crois-moi : nous ne sommes pas nés pour le bonheur.

— Que peut préférer l'âme au bonheur ? m'écriai-je impétueusement.

Elle murmura :

— La sainteté... si bas, que ce mot, je le devinai plutôt que je ne pus l'entendre.

Tout mon bonheur ouvrait les ailes, s'échappait de moi vers les cieux.

— Je n'y parviendrai pas sans toi, dis-je ; et le front dans ses genoux, pleurant comme un enfant, mais d'amour et non point de tristesse, je repris : pas sans toi, pas sans toi !

Puis ce jour s'écoula comme les autres jours. Mais au soir Alissa parut sans le petit bijou d'améthystes. Fidèle à ma promesse, le lendemain, dès l'aube, je partis.

Alissa, comme l'explique bientôt une lettre d'elle, s'est reproché le contentement dont la remplissait la présence de Jérôme, et surtout celui que Jérôme éprouvait à ses côtés, «un contentement tel, disait-il, que je ne souhaiterais rien au delà». Ce bonheur peut-il donc leur suffire ? Il n'est pas le bonheur véritable ; il recouvre une affreuse détresse. «Tu ne sauras jamais, lui écrit-elle, combien je t'aime !» et, sitôt après, elle répète les paroles d'Orsino dans *Le Soir des Rois* : «Assez ! pas davantage ! Ce n'est plus aussi suave que tout à l'heure.»

La jeune fille affecte un détachement sublime auquel il lui faut forcer son cœur. Ce qui est vrai seulement, c'est qu'elle aime Jérôme par dessus tout ; mais elle l'aime au point de sacrifier jusqu'à cet amour. Elle a vu maintenant que Jérôme la préfère à Dieu même ; il se fait d'elle une sorte d'idole qui le séduit, qui l'empêche d'avancer plus loin dans la vertu. Aussi prétend-elle qu'il ne l'aime plus ; et, pour l'affranchir de l'amour terrestre, elle s'est imposé une contrainte si dure, que le départ du jeune homme est pour elle une délivrance. Oh ! s'avancer avec lui tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : «Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las», et dont l'autre réponde : «Il me suffit de te sentir près de moi...!». Mais non ! La route du Seigneur est étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front.

En lisant la lettre de la jeune fille, Jérôme se sent enivrer d'enthousiasme. Pour atteindre Alissa, il prend le sentier le plus ardu ; mais, après l'avoir attiré sur ses pas dans ce sentier de vertu plus qu'humaine, elle lui échappera par une cime.

La fois suivante qu'ils sont de nouveau l'un près de l'autre, c'est à peine si Jérôme la reconnaît. Elle s'est fait une coiffure plate et tirée, qui durcit l'expression de son visage ; elle a mis une robe de couleur terne, d'étoffe laide et commune, qui alourdit et épaissit son corps. Plus de piano dans le salon ; dans la chambre, des images de piété fade et niaise remplacent les livres que Jérôme lui a donnés, que jadis ils lisaient ensemble. De grossiers travaux de rapiéçage l'absorbent ; pour répondre à Jérôme, elle semble chaque fois rappeler sa pensée de loin. Tout cela d'ailleurs avec un air de simplicité tranquille, ou même avec plus de douceur que jamais.

Jérôme ne comprend pas qu'Alissa joue un rôle. »Oh ! conversation atroce, écrit-elle dans son journal, où j'ai su feindre l'indifférence, la froideur, lorsque mon cœur au dedans de moi se pâmail !...» Sous cette indifférence et cette froideur affectées, Jérôme ne sent pas palpiter l'amour. Comment soupçonner un si cruel artifice ? L'Alissa d'autrefois, se persuade-t-il, est morte. Ou plutôt, c'est lui qui l'imagina, qui la créa. Revenu de son illusion, qu'attend-il pour partir ? Il quitte la France, essayant d'oublier un amour qui

maintenant n'a plus d'objet.

Après une absence de trois ans, Jérôme revoit Alissa pour la dernière fois. Le voici, un soir, dans le jardin de la maison de campagne où elle habite ; et il se demande encore s'il ne repartira pas sans chercher à la voir, lorsqu'il entend sa voix qui l'appelle. Alissa l'attendait ; elle *savait* qu'il viendrait ce soir-là. Pâle et maigre, affreusement changée, elle sourit à Jérôme et semble près de défaillir. Et Jérôme, le cœur plein de ressentiment, mais aussi d'amour, tâche en vain de mettre dans ses paroles de la sécheresse et de l'amertume. Son amour fait taire son ressentiment. Tout à coup il la prend dans ses bras, la serre avec ardeur, avec violence.

Je vis son regard se voiler ; puis ses paupières se fermèrent, et, d'une voix dont rien n'égalera pour moi la justesse et la mélodie :

— Aie pitié de nous, mon ami ! Ah ! n'abîme pas notre amour.

... Le soir tombait.

— J'ai froid, dit-elle en se levant et s'enveloppant de son châle trop étroitement serré pour que je pusse reprendre son bras. Tu te souviens de ce verset de l'Écriture qui nous inquiétait et que nous craignons de ne pas bien comprendre : « Ils n'ont pas obtenu ce qui leur avait été promis, Dieu nous ayant réservés pour quelque chose de meilleur. »

— Crois-tu toujours à ces paroles ?

— Il le faut bien.

Nous marchâmes quelques instants l'un près de l'autre sans plus rien dire. Elle reprit :

— Imagines-tu cela, Jérôme : le meilleur ! Et brusquement les larmes jaillirent de ses yeux, tandis qu'elle répétait encore : le meilleur.

Nous étions de nouveau parvenus à la petite porte du presbytère par où tout à l'heure je l'avais vue sortir. Elle se retourna vers moi :

— Adieu ! fit-elle. Non, ne viens pas plus loin. Adieu, mon ami bien-aimé. C'est maintenant que va commencer... le meilleur.

Un instant elle me regarda, tout à la fois me retenant et m'écartant d'elle, les bras tendus et les mains sur mes épaules, les yeux emplis d'un indicible amour.

C'est fini. Alissa quitte Jérôme, elle le quitte pour toujours. Et, sitôt rentrée, voici ce qu'elle écrit dans son journal :

Tout s'est éteint. Hélas ! il s'est échappé d'entre mes bras comme une ombre. Il était là ! Il était là ! Je le sens encore. Je l'appelle. Mes mains, mes lèvres le cherchent en vain dans la nuit...

Je ne puis ni prier ni dormir. Je suis ressortie dans le jardin sombre. Dans ma chambre, dans toute la maison, j'avais peur ; ma détresse m'a ramenée jusqu'à la porte derrière laquelle je l'avais laissé ; j'ai rouvert cette porte avec une folle espérance ; s'il était revenu ! J'ai appelé. J'ai tâtonné dans les ténèbres. Je suis rentrée pour lui écrire. Je ne puis accepter mon deuil.

Que s'est-il donc passé ? Que lui ai-je dit ? Qu'ai-je fait ? Quel besoin devant lui d'exagérer toujours ma vertu ? De quel prix peut être une vertu que mon cœur tout entier renie ? Je mentais en secret aux paroles que Dieu proposait à mes lèvres... De tout ce qui gonflait mon cœur, rien n'est sorti... Jérôme ! Jérôme, mon ami douloureux près de qui mon cœur se déchire et loin de qui je meurs, de tout ce que je te disais tantôt, n'écoute rien que ce qui te racontait mon amour.

Déchiré ma lettre ; puis récrit... Voici l'aube ; grise, mouillée de pleurs, aussi triste que ma pensée. J'entends les premiers bruits de la ferme, et tout ce qui dormait reprend vie... « A présent levez-vous. Voici l'heure... »

Ma lettre ne partira pas.

Jérôme s'en est allé : il emporte à jamais dans son cœur le souvenir d'Alissa, sur lequel toute sa vie passera sans l'effacer. Quant à la jeune fille, elle ne peut plus habiter ces lieux où chaque objet lui rappelle celui qu'elle aime ; sentant d'ailleurs sa fin proche, elle se retire dans une maison de santé, et y meurt quelques jours après, sans avoir atteint cette joie parfaite que devait lui mériter sa vertu.

Comme on le voit, le livre de M. André Gide se passe tout entier en analyses morales. Aucun incident, aucun événement. Pas d'autre action que celle qui a lieu dans l'âme des personnages, pas d'autre drame que la lutte entre l'amour humain et l'amour divin se partageant le cœur d'Alissa ; encore M. Gide réserve-t-il pour la fin du volume le journal intime auquel la jeune fille confie ses souffrances. Aussi bien, depuis la première page jusqu'à la dernière, la situation reste toujours la même, renforcée seulement, d'épisode en épisode, par le progrès d'Alissa dans sa cruelle vertu. Joignez que Jérôme, qu'Alissa surtout sont des personnages comme on n'en voit guère ; et peut-être la fanatique sublimité de celle-ci nous toucherait peu, si elle ne lui coûtait pas tant de larmes.

Avec tout cela, *La Porte étroite* est une des plus belles œuvres qu'on puisse lire, une des plus intéressantes et des plus émouvantes. Des plus intéressantes par la curiosité même avec laquelle l'auteur analyse un cas exceptionnel. Des plus émouvantes, parce que, d'un bout à l'autre, une sympathie intime l'inspire et la pénètre ; tout en réprouvant la fausse conception qu'Alissa s'est faite de la vertu, M. Gide, on le sent, admire son héroïsme, et surtout il la plaint, il nous la rend pitoyable dans ses troubles et ses angoisses. Encore quelques heures avant la mort, des accès de désespoir succèdent chez elle aux ravissements de la joie. Son sacrifice est-il donc inutile ? Loin d'elle, Jérôme pleure sans doute et se lamente ; et elle-même cherche toujours sans le trouver ce bonheur céleste pour lequel elle a renoncé à vivre. « Jérôme, s'écrie-t-elle, je voudrais t'enseigner la félicité suprême. » Mais comment la lui enseigner, puisqu'elle l'ignore, puisqu'elle meurt non pas en bénissant Dieu, mais en implorant de sa grâce la force de mourir sans blasphémer ? Ces dernières pages sont admirablement tristes. Et dans tout le livre il y a un tel accent de vérité, une émotion à ce point sincère, sentie, pathétique, qu'on se demande si l'auteur ne fait pas sa propre confession. Nul apprêt de littérature, rien de livresque ; un style où nous sentons l'âme elle-même, exprimée tout entière par la forte et subtile justesse des mots, par le tour des phrases, par leur sonorité, par leur rythme, dans ce qu'elle peut recéler de plus secret et de plus profond.

135-V-14

GEORGES DEHERME

(*La Coopération des idées*, 16 février 1910, pp. 34-48)

A *La Coopération des idées*, mensuel fondé en 1896, le Gide qui avait le plus régulièrement sa place était, bien entendu, l'oncle de l'auteur de *La Porte étroite* : le feuilleton ci-dessous reproduit était d'ailleurs précédé, dans ce numéro de février 1910, par un article de Charles Gide. Rappelons qu'un autre article de Georges Deherme, dans la même revue, sur *Nouveaux Prétexes*, lui valut une lettre de Gide, qui fut publiée en juin 1911 dans *La Coopération des idées* et que Gide tint lui-même à recueillir au tome VI de ses *Œuvres complètes* (pp. 469-70) ; et signalons que la Bibliothèque littéraire Jacques-Doucet conserve cinq lettres de Deherme à Gide et la minute d'une lettre de Gide à Deherme, toutes inédites.

LA PORTE ÉTROITE

Voici un « roman » qui est bien près d'être un chef-d'œuvre. L'auteur, M. André Gide, qui est un écrivain délicat, y a mis tous ses soins. Il ne lui a manqué que de s'appliquer à un sujet moins exceptionnel. Colette Baudoche nous remue dans nos profondeurs ; Alissa Bucolin n'intéresse que notre intelligence pour un cas morbide.

Nous ne nous enthousiasmons que pour ce qui nous tient tout entier, et surtout par le cœur. Ainsi, toute notre sensibilité participe aux émotions de la petite Colette, parce qu'il ne s'agit que de ce qui nous anime, de ce qui est humain, et nous triomphons de son triomphe ; Alissa nous reste étrangère, et nous sentons bien qu'il nous le faut vouloir. Nous n'avons que de la pitié pour ses angoisses et son agonie, nous ne les ressentons point. Cet arrachement nous paraît inéluctable comme une loi. Oui, pour que nous vivions, il faut qu'elle meure.

Avec des moyens différents, plus de sobriété et plus de maîtrise, M. André Gide a traité le même sujet que M. Émile Baumann dans *L'Immolé*. Celui-ci est catholique, et celui-là protestant. Le dénouement le marque bien : Alissa se laisse mourir, Daniel Rogère se fait moine. Le protestantisme, qui défend moins contre le mysticisme, n'a pas su l'utiliser. C'est une des supériorités que le catholicisme a sur lui. Ces deux auteurs sont d'ailleurs bien de leur temps positif en ne nous laissant pas ignorer que Daniel et Alissa ont une ascendance tarée de névrose.

*

Jérôme et Alissa sont cousins. Ils s'aiment de toujours. Enfants, ils ont entendu leur oncle, le pasteur, prêcher sur ce thème : « *Efforcez-vous d'entrer par la porte étroite, car la porte large et le chemin spacieux mènent à la perdition, et nombreux sont ceux qui y passent ; mais étroite est la porte et resserrée la voie qui conduisent à la vie, et il en est peu qui les trouvent.* » (Luc, XIII, 24). Dans leur puérile ferveur, Jérôme et Alissa se sont dit qu'ils seront de ceux-là qui trouvent la porte étroite. Pour que le cœur ait toujours quelque chaleur, il faut que, dans notre adolescence, une telle flamme nous ait embrasés.

Jérôme ne se satisfait donc à rien qui ne lui coûte quelque effort. Un tel

propos, s'il se poursuit dans le bon sens, ne peut que fortifier. « Je quêtai de l'avenir, dit-il, non tant le bonheur que l'effort infini pour l'atteindre, et déjà confondais bonheur et vertu. » A l'ordinaire — et il en sera ainsi pour Jérôme — les réalités contiennent cette exaltation dans les limites congruentes. Si nous les dépassons, elles nous ramènent brutalement à la mesure. Elles nous apprennent durement à ne pas sacrifier le but aux moyens.

Ce n'est pas la largeur de la porte qui compte, c'est sur quoi elle ouvre. Si la porte la plus étroite est celle du vide, ce n'est pas par là que nous devons chercher à passer. Les théologues nous disent : il y a le Ciel. Je veux bien. Mais Dieu a voulu la terre, et qu'on la laboure. Voilà ce dont nous sommes certains.

L'ascétisme est un exercice du caractère qui nous entraîne bien. Mais il a une fin. S'il n'est qu'un jeu d'orgueil, il est absurde, et nocif parfois.

L'effort ne doit pas être fui ; mais il ne doit être accompli que pour des résultats humains. Il le sera en proportion de son efficacité. Rien de plus sot qu'un poète qui s'extasie devant des mots qui ne signifient rien, qu'un ministre qui s'admire de s'agiter dans l'incohérence. Certes, les résultats ne peuvent être évalués toujours, et pesés à la balance du marchand. Il est des actes qui d'abord semblent stériles, voire onéreux et nuisibles, et qui vraiment enrichissent notre être. Mais s'enrichir, c'est se dépenser dans la vie, et non point thésauriser pour la mort. Ce n'est point pour mourir qu'il nous faut tendre à devenir plus forts et meilleurs ; mais pour vivre toujours plus et pour les autres. Le bon sens populaire, qui donne les meilleures leçons de philosophie, n'a pas été indulgent pour le gilet de M. Chauchard.

Un mystique, s'il n'a le génie de la carmélite d'Avila, que l'Église catholique seule, et dans sa toute puissance, a pu susciter, ne voit que soi-même dans le monde. Et l'on sait quel en est le terme proche. Le suicide est une manifestation d'égotisme. « Les souffrances seules peuvent désormais me rendre la vie supportable, écrit sainte Thérèse. Souffrir, voilà où tendent mes vœux les plus chers. Que de fois, du plus intime de mon âme, j'élève ce cri vers Dieu : Seigneur, ou souffrir ou mourir, c'est la seule chose que je vous demande. » Le mépris de la vie réelle, c'est l'oubli des autres. On ne vit vraiment que pour autrui, même le plus sec des arrivistes, dans la mesure où il vit ; car rien ne vaut que ce qui se continue, ce qui nous dépasse en dimension et en durée, et donc la famille, la patrie, l'humanité.

Un mystique s'en détache. Il dit : pour se rapprocher de Dieu ; mais qui ne voit, alors, que Dieu, si ce n'est la catégorie de l'idéal humain, c'est soi-même.

Voilà le plus gros déchet du théologisme. Il ne peut l'éviter. L'absolu ne joue que par l'absolu. Pour qu'il y ait chez la plupart des hommes l'acceptation habituelle du devoir pénible, il faut que quelques-uns aient la folie du martyre et crient la volupté de souffrir. Et cela était surtout nécessaire, il y a

quinze siècles, pour les rudes barbares que le christianisme avait à civiliser.

*

Alissa est fille d'une mère, créole, hystérique, qui a déserté le foyer, abandonné son mari et ses trois enfants, pour se livrer au dévergondage. Avec une grande délicatesse de touche, M. André Gide nous indique, çà et là, l'hérédité fâcheuse.

Une imagination tumultueuse et un sang trop ardent, le mysticisme les peut forcer à ne corroder que leur enveloppe, à ne nuire qu'à celui qui les possède. Mais il n'y a que la forte discipline de l'Église catholique qui en ait pu faire parfois ce génie moral qu'est le saint.

On ne peut, non plus, les canaliser par l'amour. Trop absorbé à cultiver la pureté chez les femmes, le christianisme, par réaction au paganisme, a négligé la tendresse.

Alissa ne peut aimer. Elle ne peut vivre. Sans doute, elle prononce ces mots : amour et vie ; mais elle ne les réalise point au dehors. Pour elle, ce n'est pas la vie qui rapproche, c'est la mort, et il faut que la vie soit le grand effort pour l'atteindre. Tout ce que les hommes ont été, tout ce qu'ils sont et seront, cela ne saurait compter pour le mystique. Il n'y a que lui. Pressez-le : Il y a Dieu ; mais il ne vise à rien moins qu'à s'égaliser à Dieu, à être Dieu même, par une perfection surhumaine. Nietzsche, avec son surhomme, est de l'espèce athée — plus absurde encore. L'héroïne de *Nietzschéenne*, Jocelyne Monestier, se perd comme Alissa.

Lorsque celle-ci croit se sacrifier à sa sœur Juliette qui aime aussi Jérôme, elle ne veut que se dégager de l'amour. Juliette aime vraiment, et pourtant elle renonce à son rêve — non sans déchirements, certes — pour épouser quelque brave homme. C'est que l'essentiel, pour une femme, est d'aimer, de fonder un foyer.

Ici, dans le journal intime d'Alissa, l'âme trop tourmentée de son moi se découvre :

Pourquoi me mentrais-je à moi-même ? C'est par un raisonnement que je me réjouis du bonheur de Juliette. Ce bonheur que j'ai tant souhaité, jusqu'à lui offrir de lui sacrifier mon bonheur, je souffre de le voir obtenu sans peine, et différent de ce qu'elle et moi nous imaginions qu'il dût être. Que cela est compliqué ? Si... je discerne bien qu'un affreux retour d'égoïsme s'offense de ce qu'elle ait trouvé son bonheur ailleurs que dans mon sacrifice — qu'elle n'ait pas eu besoin de mon sacrifice pour être heureuse. Et je me demande à présent, à sentir quelle inquiétude me cause le silence de Jérôme : ce sacrifice était-il réellement consommé dans mon cœur ? Je suis comme humiliée que Dieu ne l'exige plus de moi. N'en étais-je donc point capable ?

Et encore :

Juliette est heureuse ; elle le dit, le paraît ; je n'ai pas le droit, pas de raison d'en douter. D'où me vient à présent, auprès d'elle, ce sentiment d'insatisfaction, de malaise ? — Peut-être à sentir cette félicité si pratique, si facilement obtenue, si parfaitement « sur mesure » qu'il semble qu'elle enserre l'âme et l'étouffe... Et je me demande à présent si c'est bien le bonheur que je souhaite ou plutôt l'acheminement vers le bonheur.

O Seigneur ? gardez-moi d'un bonheur que je pourrais trop vite atteindre ? Enseignez-moi à différer, à reculer jusqu'à Vous mon bonheur.

Ce n'est pas sans grandeur. Mais il y a des sommets que la glace recouvre éternellement. De même, il y a des cimes d'orgueil. C'est dans la plaine, où sont les hommes, que les épis lèvent, mûrissent et se moissonnent pour le pain de tous.

Le mystique se caractérise encore par l'instabilité, l'impuissance à se fixer, en somme l'indiscipline. Il est anticlérical, c'est-à-dire contre toute règle et toute autorité humaines. Quant à celles de Dieu, elles ne lui sont pas gênantes, puisqu'il s'en fait une idée à sa convenance. C'est l'incorrigible hérétique.

Si bienheureux qu'il soit, reconnaît Alissa, je ne puis souhaiter un état sans progrès. Je me figure la joie céleste, non comme une confusion en Dieu, mais comme un rapprochement infini, continu...

La perfection qu'elle se propose d'atteindre est pourtant immuable. Le néant aussi. Le progrès implique la continuité humaine, plus encore que la solidarité. C'est une idée positive. Une nature désolidarisée ne la peut entendre clairement.

Elle a voulu se persuader que c'est pour Jérôme qu'elle tend à la perfection : elle ne tarde pas à s'apercevoir que cette perfection ne peut être atteinte que sans lui. Elle n'est que pour elle.

Combien heureuse, écrit-elle, doit être l'âme pour qui vertu se confondrait avec amour ! Parfois, je doute s'il est d'autre vertu que d'aimer, d'aimer le plus possible et toujours plus... Mais certains jours, hélas ! la vertu ne m'apparaît plus que comme une résistance à l'amour.

Alissa n'aime qu'en pensée, et son amour reste en elle. « Son » Jérôme n'est pas celui qui existe et qui exigerait qu'elle s'oubliât, c'est celui de son rêve, qui est elle-même. Le Dieu du mystique est celui qu'il se fait et qui n'est que pour soi, par soi, qui est soi-même.

Ah ! que ce qu'on appelle *bonheur*, dit-elle, est chose peu étrangère à l'âme et que les éléments qui semblent le composer du dehors importent peu !

Rien ne lui importe donc plus des choses et des êtres extérieurs, pas même son ami.

Elle l'attend pourtant, du moins elle croit l'attendre. Au fond, elle appréhende son retour. C'est un autre. Elle ne sait se donner qu'à soi. Ce fiancé réel, c'est un intrus. Aussi sont-ils gênés de se revoir. Ils se quittent. Ils s'écrivent. Les lettres d'Alissa sont belles et passionnées, car c'est à « son » Jérôme qu'elle les adresse.

*

La porte trop étroite s'ouvre sur le vide. Ce n'est plus le devoir pour vivre, l'effort pour accroître ses propres puissances de vivre, la vie n'a d'autre fin que la sainteté.

Mais, mon ami, écrit-elle à Jérôme, la sainteté n'est pas un choix ; c'est une obligation. Si tu es celui que j'ai cru, toi non plus, tu ne pourras plus t'y soustraire.

Ils se revoient encore. Mais elle s'est figée. Une toilette austère la vieillit. Elle n'a le souci de plaire qu'à elle-même. Elle ne prononce plus, sans accent, que des paroles banales ou pieuses. Plus de bibliothèque ni de piano : l'art et la pensée sont trop humains. Elle s'absorbe dans de grossiers travaux d'aiguille « pour les peuvres ». Dans sa douleur, il lui crie : « Alissa, pourquoi t'arracher les ailes ! »

Cependant dans son journal intime, elle s'exprime ainsi :

Hélas ! Je ne le comprends que trop bien à présent : entre Dieu et lui, il n'est pas d'autres obstacles que moi-même. Si peut-être, comme il me le dit, son amour pour moi l'inclina vers Dieu tout d'abord, à présent cet amour l'empêche ; il s'attarde à moi, me préfère, et je deviens l'idole qui le retient de s'avancer plus avant dans la vertu. Il faut que l'un de nous deux y parvienne, et désespérant de surmonter dans mon lâche cœur mon amour, permettez-moi, mon Dieu, accordez-moi la force de lui apprendre à ne m'aimer plus ; de manière qu'au prix des miens, je vous apporte ses mérites infiniment préférables... et si mon âme aujourd'hui sanglote de le perdre, n'est-ce pas pour que, plus tard, en Vous je le retrouve... Dites, ô mon Dieu ! quelle âme vous mérita jamais davantage ? N'est-il pas né pour mieux que pour m'aimer ? Et l'aimerai-je autant s'il devait s'arrêter à moi-même ? Combien se rétrécit dans le bonheur tout ce qui pourrait être héroïque !...

Mais c'est trop se donner à l'autre. La porte étroite n'est même pas pour deux.

Seigneur ! implore-t-elle, nous avancer vers Vous, Jérôme et moi, l'un avec l'autre, l'un par l'autre ; marcher tout le long de la vie comme deux pèlerins dont l'un parfois dise à l'autre : « Appuie-toi sur moi, frère, si tu es las », et dont l'autre réponde : « Il me suffit de te sentir près de moi... ». Mais non ! la route que vous nous enseignez, Seigneur, est une route étroite — étroite à n'y pouvoir marcher deux de front.

Son père décédé, Alissa est seule, et elle n'a plus aucun prétexte pour différer le mariage. Jérôme vient le lui dire :

Il est temps encore, Alissa.

— Non, mon ami, il n'est plus temps. Il n'a plus été temps du jour où, par amour, nous avons entrevu l'un pour l'autre mieux que l'amour. Grâce à vous, mon ami, mon rêve était monté si haut que tout contentement humain l'eût fait déchoir. J'ai souvent réfléchi à ce qu'eût été notre vie l'un avec l'autre ; dès qu'il n'eût plus été parfait, je n'aurais plus pu supporter... notre amour.

Quoi de mieux que l'amour ? Ce ne peut être que la mort. Alissa n'a plus qu'à se laisser mourir. Ce ne sera point sans débats.

De quel prix, se demandera-t-elle, peut être une vertu que mon cœur tout entier renie ?

Mais elle est trop enfoncée dans l'unique contemplation orgueilleuse de son moi pour se pouvoir reprendre, et se replacer humblement, sagement, dans le courant humain. Elle ne réagit plus. C'est la fin. Le sacrifice est consommé, — le sacrifice splendidement vain.

Dieu jaloux, qui m'avez dépossédée, emparez-vous donc de mon cœur. Toute chaleur désormais l'abandonne et rien ne l'intéressera plus. Aidez-moi donc à triompher de ce triste restant de moi-même. Cette maison, ce jardin encouragent intolérablement mon amour. Je veux fuir en un lieu où je ne verrai plus que Vous.

Elle s'en va donc achever ses brefs et tristes jours à Paris, seule, misérablement, avec son délire — et sa Bible pour l'alimenter jusqu'à la fin.

Je n'ai pris avec moi que la Bible, écrit-elle ; mais aujourd'hui, plus haut que les paroles que j'y lis, résonne en moi ce sanglot éperdu de Pascal : « Tout ce qui n'est pas Dieu ne peut pas remplir mon attente. » O trop humaine joie que mon cœur imprudent souhaitait... Est-ce pour obtenir ce cri, Seigneur ! que vous m'avez désespérée ?

Les dernières lignes du journal d'Alissa sont belles comme l'orage qui dévaste. Elle est seule en face de Dieu — c'est-à-dire épouvantablement seule :

Je ne veux plus Vous marchander mon cœur...
 Je crie à Vous jusqu'à mourir...
 Jérôme, je voudrais t'enseigner la joie parfaite...
 O Seigneur ! puissé-je attendre jusqu'au bout sans blasphémer...
 Je voudrais mourir à présent, vite, avant d'avoir compris de nouveau que je suis seule...

*

Ici, on pense à la modestie touchante de Colette Baudoche. On est avec cette jeune Lorraine dans la cathédrale de Metz, pour « faire mémoire aux soldats français », quand elle « subit en pleurant toutes les puissances de cette solennité ». On l'applaudit d'obéir si courageusement à ses morts. Elle nous exalte.

Au contraire, avec cette misérable Alissa, on s'attriste, et de ne pouvoir comprendre. Certes, on est ému, mais d'une pitié qui ne communique pas.

La Porte étroite n'est donc et ne peut être qu'une très belle étude qu'il faut lire. Elle paraît à son heure, au moment même où le besoin religieux se fait sentir, de toutes parts, en France, où tant d'âmes désemparées aspirent ardemment à ce qui les peut rallier et relier. M. André Gide nous indique bien le défaut principal du théologisme, et ce n'est pas, malgré un préjugé trop répandu et entretenu, le cléricisme. N'est-ce point au contraire l'organisation spirituelle qui, dans l'Église catholique, a le mieux contenu et réprimé, quand elle n'a pu l'utiliser, le mysticisme ?

Sans doute, si le subjectivisme mystique mène à toutes les vésanies et au suicide, l'objectivisme empirique nous conduit aussi directement à l'idiotisme, comme le fait remarquer Auguste Comte, « en comprimant la spontanéité mentale sous prétexte de réalité ». Mais entre le scientisme imbécile et le mysticisme divagueur, « écueils permanents de la raison humaine », il y a la plus parfaite des synthèses, la plus compréhensive et la plus complète des religions : le positivisme.

Je ne soutiendrai point cette doctrine, qui harmonise nos idées, nos sentiments et nos actes, pour les faire converger et concourir à la même fin d'humanité, est la Vérité que recherchent les amis de l'Union ; mais je puis affirmer, de par ma propre expérience, qu'il n'y a point, avec le catholicisme, d'assise plus solide pour penser comme pour agir et aimer — c'est-à-dire pour vivre socialement. Car enfin, il nous faut reconnaître, avec l'immortel fondateur du positivisme, que « ni l'homme, ni l'espèce humaine ne sont destinés à

consommer leur vie dans une activité stérilement raisonneuse, en dissertant continuellement sur la conduite qu'ils doivent tenir».

136-V-15

PIERRE LASSERRE

(L'Action française, 7 décembre 1909)

Dirigé par Henri Vaugois et Léon Daudet, l'«organe du nationalisme intégral» avait été lancé en mars 1908, les progrès du mouvement lui rendant indispensable la possession d'un quotidien, à côté de la *Revue de l'Action française*, qui paraissait deux fois par mois depuis 1899 et devint alors mensuelle. Pierre Lasserre (1867-1930), qui, après un livre sur *La Morale de Nietzsche* (1902), avait publié une attaque retentissante contre *Le Romantisme français* (1907) et devait plus tard s'en prendre aux *Chapelles littéraires* (Claudel, Jammes, Péguy) (1920), polémisait volontiers dans la «Chronique des Lettres» qu'il assurait à *L'Action française*.

M. ANDRÉ GIDE

M. André Gide «ne lit pas souvent *L'Action française*». Et savez-vous pour quelle cause ? «Par crainte de devenir républicain...» Voilà qui est troublant. Continuerons-nous d'exposer la cause monarchique à perdre la faveur d'André Gide ? «Ces écrivains de parti, dit-il en parlant de nous, qui nous poussent par les épaules, gêneront toujours qui tâche à marcher droit.» Je n'aurais pas, je l'avoue, soupçonné chez André Gide une telle application à marcher droit. Elle doit être récente. On l'avait vu jusqu'ici se complaire en des méditations et des soliloques dont l'objet était un peu fuyant et qu'il paraissait plus soucieux de mener et de perdre en d'infinis méandres que de faire aboutir quelque part, ce qui est le propre de la ligne droite et ce que j'aurais cru qu'elle avait d'insupportable et de vulgaire aux yeux d'André Gide. «Maints grands esprits, a-t-il écrit, ont beaucoup répugné à conclure.» Gide paraissait bien prendre pour modèles ces grands esprits que je ne connais point. Au fait, étant donnée la matière de ses méditations, comment aurait-il conclu quelque chose ? Il méditait sur lui-même et sur l'univers, je veux dire sur un certain mélange de lui-même et de l'univers, ou, pour mieux préciser encore (s'il peut être parlé de précision), sur le reflet mouvant, captieux, éternellement insaisissable et joliment irisé, de l'univers qui se formait, selon les saisons, les jours et les philosophies à la mode, dans sa cellule de cénobite lettré. Rien d'étonnant à ce que des écrits dont telle est la substance et qui, malgré leur incontestable distinction, n'avaient jusqu'à présent atteint en France qu'un cénacle, aient trouvé beaucoup de succès en Allemagne, où l'on m'assure qu'ils sont traduits sur le manuscrit. J'en omettrais un caractère essentiel, si je n'y relevais, avec cette «subjectivité» exclusive, une préoccupation de la morale qui leur donne une nuance d'austérité et dont la forme tient à l'origine et à l'éducation protestantes de Gide. Fort inquiet de déterminer

la morale individuelle, Gide pose et balance le problème comme si la conscience individuelle était absolument seule au monde, n'avait absolument à interroger qu'elle-même, n'avait à se confronter, à s'accorder, à se mesurer à rien d'extérieur. Joignez à cette méthode inhumaine le goût d'une certaine rareté esthétique. Elle doit conclure, dans quelques intentions élevées qu'on en use, à une morale qui ne sera qu'une manière de se regarder à la glace, à une *attitude* morale, comme certains disent complaisamment, qu'on pourra retoucher et nuancer et raffiner toujours. C'est ainsi que l'individualisme protestant de Gide fait bon ménage avec ce qu'on eût appelé, il y a une quinzaine d'années, de l'élégance intellectuelle. Cette réunion toute personnelle de puritanisme et de préciosité n'avait produit jusqu'à hier, en dépit d'une abondance littéraire considérable, que des fruits assez pâles et de faible saveur. *Les Nourritures terrestres* est le titre d'un livre de Gide. «Nourritures» me paraît assez téméraire.

Mais le Gide que je peins existe-t-il encore ? Et n'aurais-je pas dû mettre au passé tous les verbes qui précèdent ? Sur un point au moins, Gide, soulevant le couvercle du *sujet*, a regardé au dehors et s'est aperçu de l'existence de l'*objet*. Il a une opinion politique. Il est monarchiste. C'est ce que vous pouvez lire dans l'intéressante *Nouvelle Revue Française*. Il est monarchiste pour des motifs qui «pèsent plus dans la balance d'un esprit sain» — le sien — que «nos outrances concertées» et qu'il a trouvés dans une page de Darwin. «Ces messieurs de l'*Action française* la connaissent-ils ? demande cet homme dédaigneux. Non, sans doute, puisqu'ils ne savent pas l'étranger.» Cette page, qui est d'ailleurs très substantielle, prouve la supériorité du gouvernement héréditaire sur l'égalitaire par une comparaison entre la civilisation des habitants d'Otaïhiti et celle des tribus fuégiennes. Peut-être pourrait-on découvrir en faveur de la monarchie des raisons plus proches de nous. Mais elles frapperaient sans doute beaucoup plus de gens que les observations un peu lointaines de Darwin, et pour cela la délicatesse d'esprit de Gide ne les supporterait point. Seulement, s'il trouve déjà très difficile d'être monarchiste en compagnie, que sera-ce, après la restauration du Roi, quand il n'y aura guère plus que des monarchistes en France ?

*

La profession de foi royaliste tombée des lèvres d'André Gide eût été pour nous une nouveauté politique agréable, si nous n'éprouvions l'amertume de ne pouvoir jamais être des royalistes aussi exceptionnels que lui. En revanche, c'est sans arrière-pensée que nous nous félicitons de la nouveauté littéraire qui nous est apportée par son dernier livre : *La Porte étroite* (au Mercure de France). On y trouve certainement un meilleur Gide que celui qu'on connaissait.

Ce n'est pas le premier de ses ouvrages que Gide ait intitulé : roman. C'est le premier qui n'usurpe point cette qualité. Les personnages que Gide avait

accoutumé de nous présenter, vagues noms propres sous lesquels lui-même, lui seul parlait toujours, ne possédaient pas même l'ombre de la personnalité. Vainement espérait-il, par cette diversité d'alibis malheureusement illusoires, atténuer, dramatiser quelque peu la subtile monotonie de son éternelle méditation errabonde et quintessenciée. Mais voici que sur ce point encore il s'essaye (et plus sérieusement) à sortir de lui-même, à entrer dans la réalité et le naturel, à composer une image, non plus de ses songes coupés en quatre, mais de l'humanité réelle, d'une humanité intéressante et choisie, comme il convient à l'art. Ce que je reprochais à son œuvre antérieure, c'est, on l'a bien entendu, d'appartenir à un genre faux qui n'est ni la métaphysique, ni l'art. Il me semble qu'il a enfin voulu faire œuvre d'art. Je ne me suis pas gêné pour le montrer poseur là où il l'est. Mais je dirai qu'il a apporté dans cette tentative littéraire une distinction d'esprit et de sentiment, un effort vers la simplicité d'intentions qui sont du meilleur aloi.

Je dirai aussi qu'il y a apporté une certaine faiblesse. *La Porte étroite*, c'est plutôt l'indication d'un roman ou d'un drame (d'intérêt tout psychologique et moral) que la réalisation de ce roman ou de ce drame lui-même. Le sujet en est noble : c'est la lutte entre l'amour et l'esprit de sacrifice dans l'âme d'une Eugénie de Guérin protestante. Mon éducation catholique m'a formé à ne concevoir les plus hauts sacrifices que puisse inspirer la foi qu'alimentés par une flamme d'amour mystique que la religion protestante exclut et dont je ne vois pas trace chez l'Alissa d'André Gide. Les mobiles, les inspirations de cette jeune fille sont autres ou autrement nuancés. Mais précisément il n'est pas de sentiments où il nous soit plus difficile d'entrer, avec lesquels nous sympathisons moins spontanément que ceux (et je parle des plus élevés) qui tiennent à l'esprit, à l'essence d'une religion étrangère. Et c'est pourquoi l'auteur de *La Porte étroite*, s'adressant à des lecteurs presque tous d'origine catholique, devait se montrer deux fois fort, pénétrant, intense, explicite, généralisateur (ce qui pouvait se faire sans plus de mots ni de plus grands mots qu'il n'en a employé) dans l'histoire de cette âme d'élite. Il devait nous en imposer la vivante image en nous montrant la pathétique progression morale qui conduit Alissa des tendres désirs et des brillantes espérances de la jeunesse à l'immolation religieuse de soi-même. C'est où il a quelque peu failli. Je vois bien le point de départ. Je saisis les premières impressions (rattachées à un épisode heureusement imaginé, mais dont l'auteur ne tire point parti) qui font douter Alissa du bonheur humain. Je vois le terme où elle aboutit. Mais comment, sous quelles influences, par quelles sensations et quelles pensées ce doute en vient à s'élargir, à se creuser en un abîme de renoncement, c'est ce qu'on ne me fait ni comprendre, ni sentir. Il y a là comme un pâle entre-deux, semé de lueurs, diversement vives, que mon imagination morale est obligée de remplir et remplit sans doute d'une créature bien différente de cette fuyante Alissa. « Oh ! ne me demande pas de t'expliquer

mes sentiments», écrit-elle à celui qui devait être son fiancé. Soit ! mais le romancier devait les expliquer pour elle. «Je doutais, écrit à son tour le fiancé repoussé, si je n'inventais pas ma misère, tant la cause en restait subtile et tant Alissa se montrait habile à feindre de ne la comprendre pas.» L'auteur devait éclaircir cette cause, aller la chercher jusqu'au fond des entrailles. L'art l'exigeait. C'était là la substance nécessaire de son livre. C'est dans ces profondeurs de la chair et de l'esprit que pouvaient s'allumer l'étincelle poétique et l'éloquence du récit. Mais on dirait que l'auteur lui-même est indécis sur le mouvement intérieur de ses protagonistes. On a l'impression qu'il cesse de le conduire, qu'il tâtonne. On ne sait plus, à certains moments, si l'amour humain d'Alissa est remplacé, transfiguré par une aspiration supérieure, supra-terrestre, ou s'il ne meurt pas tout simplement, comme les amours meurent, par lassitude de lui-même, ne laissant après soi que du vide. Et vous voyez quel trou une telle hésitation creuse au centre même de l'ouvrage. On ne sait plus si l'on assiste à une ascension, à une transformation mystique de la nature, ou à un dépérissement naturel.

Un écrivain, dont je suis loin de partager tous les goûts littéraires, mais qui a d'excellentes théories sur l'art, M. Adrien Mithouard, a bien marqué la différence essentielle qui existe entre la réalisation de l'ébauche, de l'esquisse, et celle de l'œuvre. «Quand on entreprend d'achever l'ébauche, écrit-il, des éléments plus exacts, plus poussés, plus stables, d'une vérité plus drue, réclament un ordre plus profond, et qu'il fut malaisé d'y mettre.» *La Porte étroite*, où ne manquent pas les indications charmantes et les lueurs poétiques, est en somme une ébauche où demeure un grand fond d'incertitude. C'est «cet ordre plus profond» que j'y voudrais trouver. Mais il suppose, comme le dit Mithouard, il engage des éléments plus abondants, plus denses, plus forts et plus vifs que ne faisait la simple ébauche. Nous touchons ici au cœur de la question. Cette richesse et cette générosité des éléments existent-elles et dans l'âme d'Alissa et dans l'imagination d'André Gide ?

*

La Porte étroite a eu du succès. Et en tant que cette œuvre nous porte fort loin du naturalisme et de l'impressionnisme dont les restes décomposés empestent la littérature contemporaine, en tant que je trouve en elle tout au moins l'intention classique de tirer tout l'intérêt des sentiments, je comprends ce succès.¹

¹ Dans la première partie de sa chronique, Pierre Lasserre fait allusion à un long passage du «Journal sans dates» de Gide paru dans *La N.R.F.* du 1^{er} décembre 1909 (n^o 11) — quatre pages (pp. 408-12) que, en les recueillant dans *Nouveaux Prétextes*, Gide a amputées des deux premières (cf. *Prétextes*, éd. coll. de 1963, p. 222) qui commençaient ainsi : «Je ne lis pas souvent *L'Action française*, par crainte de redevenir républicain. Ces écrivains de parti qui nous poussent par les épaules gêneront toujours qui tâche à marcher droit.» Gide y critiquait sévèrement un «article sur Nietzsche, de Lasserre, à